

## TAL PARA CUAL.

OU, EN FRANÇAIS, A BON CHIAT BON RAT.

## II.

Il serait impossible de peindre l'étonnement de M. Alfred à ces paroles ; il était jeune et amoureux, c'est à dire enthousiaste et crédule : toute sa bonne foi naïve se souleva contre ce qu'il entendait, et peut-être allait-il faire quelque réponse peu respectueuse, lorsqu'il vit s'avancer sur la chaussée le superbe équipage de Mme. Figueras ; c'était une calèche découverte dans laquelle se trouvaient Isabelle et une vieille dame de compagnie, ce qu'en espagnol on appelle une duègne.

—Je vous ai dit que je l'enlèverais, mon père, s'écria Alfred, si on me la refusait ; ainsi peu m'importe de quel côté vienne l'obstacle, je tiendrai parole et je me marierai en Espagne : quand je parlais ainsi, je supposais que les difficultés viendraient de la part de Mme. Figueras ; maintenant c'est vous qui vous opposez à mon mariage, il faut donc que je tienne ma parole... nous nous marierons en Espagne.

Après ces paroles, Alfred quitta son père et s'avança vers la chaussée ; la calèche s'arrêta, la portière s'ouvrit, le jeune homme se plaça auprès d'Isabelle, et les chevaux, dont le cocher retenait avec peine l'impatience, partirent au grand galop.

—Alfred, Alfred, criait M. Matherel, mais déjà la calèche avait dépassé la barrière de l'Étoile.

Effrayé de la démarche imprudente de son fils, hors de lui, M. Matherel fut sur le point de s'adresser à des gendarmes et de les prier de courir après les fugitifs ; mais une réflexion bien simple le retint ; en supposant même que la fille de Mme. Figueras y consentît, on ne part pas pour l'Espagne dans une calèche attelée de deux chevaux de luxe, il y a loin des Champs-Élysées à la *puerta del Sol* à Madrid, et il faut de l'argent, des passeports pour entreprendre un si grand voyage. D'un autre côté Mme. Figueras était en règle, M. Matherel avait été demander la main d'Isabelle ; on lui avait déclaré la vérité, et il n'avait pas retiré sa demande ; il fallait donc au plus tôt retourner chez l'Espagnole et retirer cette parole imprudente, sauf, si les jeunes gens ne retournaient pas au logis, à s'adresser aux autorités et à prier M. le préfet de police de faire jouer le télégraphe pour arrêter le fugitif à la frontière.

—Et grand Dieu ! se disait-il en regagnant à grands pas l'hôtel de Mme. Figueras, qui sait de quoi cette Espagnole est capable, pour se débarrasser avantageusement de sa Bohémienne ? Elle peut avoir tout préparé pour le départ de mon fils, elle est riche, tout est facile avec de l'or et elle le prodiguera... des passeports... elle s'en sera procuré sous de faux noms... Ah ciel ! mon fils voyage peut-être maintenant avec une Bohémienne sous le nom d'un gentilhomme espagnol.

Il doubla le pas et arriva bientôt chez Mme. Figueras. Celle-ci était à sa toilette, et M. Matherel fut obligé d'attendre la fin de cette importante opération, aussi longue pour une Parisienne de 36 ans que pour une Madrilène du même âge.

—C'est une ruse, pensait M. Matherel, employée pour gagner du temps ; cette toilette n'en finira pas.

La toilette fut longue, en effet ; elle finit cependant, et Mme. Figueras entra dans son salon éblouissante de parure et de diamants.

—Vous voilà, Monsieur, dit-elle avec politesse à M. Matherel, vous êtes bien aimable, je vous attendais presque. Vous venez dîner avec nous ?

—Dîner avec vous ? dit M. Matherel ; il s'agit bien de cela !

—Cependant au point où nous sommes....

—Et à quel point en sommes-nous, Madame ? J'ai eu l'honneur de vous demander la main de votre fille pour mon fils ; vous n'avez point de fille, et alors...

—Pardieu, Monsieur, vous m'avez demandé la main d'Isabelle, éduité par les belles qualités de cette jeune personne. C'est elle seule que vous vouliez ; vous aviez regret aux richesses qui l'entouraient ; votre fils et vous n'aspiriez qu'à Isabelle seule ; je vous l'ai accordée. Ne sommes-nous pas d'accord ?

—D'accord ? non, madame.... Vous êtes trop raisonnable pour croire qu'en France une famille honnête veuille s'allier avec une Bohémienne...

—*Una Gitana*, dit Mme. Figueras. Ce'a s'est vu plus d'une fois en Espagne.

—Et d'ailleurs, continua M. Matherel, la fortune, la fortune, est-ce qu'un père ne doit pas y songer pour son fils ?

—Je ne le nie pas ; mais c'est vous-même qui avez déclaré n'en faire aucun cas.

—Et savez-vous ce qui arrive, continua M. Matherel ?—Quoi

donc ?—Votre bohémienne enlève mon fils, ou mon fils enlève votre bohémienne : comme il vous plaira.—Allons donc !—Rien n'est plus vrai... dans les Champs-Élysées, à l'heure même.

Mme. Figueras réfléchit un instant.

—Au fait, dit-elle, c'est tout simple.

—Comment ! tout simple ?

—Oui, n'est-il pas vrai que vous avez approuvé l'amour de M. Alfred ? De son côté Isabelle m'a avoué son inclination pour votre fils, et, après votre visite de ce matin, je n'ai pu que l'approuver : ils sont en règle l'un et l'autre.

—En règle ! s'écria M. Matherel en s'échauffant, et vous croyez qu'un consentement, ainsi surpris, a quelque valeur ? Que je n'aie pas, pour moi, la loi, l'opinion ?...

—La loi, je l'ignore, je suis étrangère et je ne connais pas vos lois ; l'opinion... je pense qu'elle sera contre vous... Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'un jeune homme aime une jeune personne, belle, bien élevée, honnête quoique bohémienne, et à ce qu'il l'épouse ?

—Ah ! je vois ce que c'est, s'écria M. Matherel, vous avez tendu un piège à la jeunesse de mon fils...

—Un piège ! dit à son tour Madame Figueras, et dans quel intérêt ? Ah ! si M. Alfred était un prince, ou si seulement il était fort riche, je vous comprendrais ; mais de votre aveu, votre fortune est fort médiocre. Quel avantage puis-je retirer de cette union ? Vous savez bien que j'aime Isabelle, qu'il m'est doux de l'avoir auprès de moi... J'ai tout à perdre à ce qui arrive.

—Alors vous allez vous joindre à moi pour faire arrêter les fugitifs.—Pourquoi ? puisque je ne suis point la mère d'Isabelle, puisque je ne l'ai point adoptée, je n'ai aucun droit sur elle.

—Alors, c'est moi seul que cela regarde, dit M. Matherel furieux ; je ne vous préviens que je vais mettre la police à leurs trousses.—Faites, monsieur.

—On vous interrogera, vous serez mêlée dans une affaire désagréable.—Désagréable pour vous... Mon rôle, dans ceci, est tout passif ; je vous ai pas déguisé un moment la vérité.

M. Matherel, furieux, se promenait dans le salon, les bras croisés sur la poitrine.—Ils n'iront pas loin, dit-il tout d'un coup, mon fils n'a pas cent écus dans sa cassette, et nous ne sommes pas dans un siècle où on enlève les infantes sans argent.

—Attendez, dit négligemment Mme. Figueras, Isabelle doit avoir dans son trésor une centaine de quadruples et des diamants. Oui, je lui ai donné quelques diamants.

—Au diable l'amour ! s'écria M. Matherel ; il aveugle les jeunes gens, rend les pères malheureux et ruine les familles.—En cela, vous avez raison, répondit Madame Figueras, mais il s'agit ici d'un amour honnête, dont le seul but est le mariage, d'un amour que vous avez approuvé, d'un attachement vertueux pour une jeune fille pleine de bonnes qualités.

—Une bohémienne ! une bohémienne ! s'écriait toujours M. Matherel.—Isabelle n'est point une bohémienne, elle a été volée par des bohémiens, il est vrai, mais c'est peut-être la fille d'un grand d'Espagne... Allons, M. Matherel, soyez de bonne foi, avouez que vous ne changez de volonté que parce qu'à vos yeux la position d'Isabelle est changée ; que vous ne blâmez la passion de votre fils que parce qu'Isabelle n'a rien, avouez enfin que votre générosité de ce matin était fautive.

Comme Mme. Figueras parlait ainsi, la porte s'ouvrit et Isabelle entra au grand étonnement de M. Matherel.

—Ma mère ! ma mère ! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de l'Espagnole. Alfred veut m'épouser, moi, pauvre, sans parents, une bohémienne, *una gitana*, rien ne l'arrête, ni la douleur de quitter sa famille, ni la pauvreté, ni l'exil. C'est moi seule qu'il aime ; nous pouvons en être sûres maintenant.

—Brave garçon ! dit Mme. Figueras.—Comment brave garçon ! s'écria M. Matherel, vous ne l'aurez pas ce brave garçon, mademoiselle, je vous en réponds, et dussé-je faire enfermer mon fils, il ne fera pas la folie de vous épouser.

—Il l'épousera, dit Mme. Figueras, et vous dînerez nous, avec la bohémienne.

Ecoutez-moi : je suis fort riche ; étrangère en France et isolée comme toute veuve qui a quitté son pays, je veux bien m'allier avec une famille française ; mais à la condition que mon gendre aimera ma fille pour elle-même et non pas pour sa fortune ; qu'il aura les vertus de son âge, c'est à dire le désintéressement, la franchise et même l'imprévoyance naturelle à son âge...

Je voulais aussi que le père de mon gendre fût un homme soigneux de son bien, pour qu'il le soit un jour de celui de ma fille ; que sans être avide il mit cependant la fortune au-dessus de l'amour, tandis